

LES BELLES ŒUVRES

APRÈS VIENNE, LA PINACOTHÈQUE DE MUNICH

Il est des chefs-d'œuvre dont on a souvent entendu parler, dont tout le monde connaît les reproductions; pourtant, lorsqu'on en contemple pour la première fois l'original, on reste confondu d'admiration. On croit rêver d'avoir sous les yeux des toiles que les années n'ont pas altérées et qui restent, dans leur fraîcheur, le plus bel héritage des siècles passés.

J'avais ressenti une émotion profonde, l'an dernier, au cours de ma visite aux merveilles des musées de Vienne réunies au Petit Palais. On pouvait y voir de gracieux Clouet, un *Saint Jérôme* du Tintoret, des Van Dyck, des Rubens, des Holbein, des Véronèse, qu'on ne peut pas oublier lorsqu'on a eu la chance de les contempler une fois. Il y avait surtout cette étonnante galerie des infants d'Espagne par Vélasquez. On aurait voulu avoir connu ces petites filles et ces petits garçons au charme un peu guindé dans leurs vêtements de cour et les inviter à faire une partie de cache-cache.

* *

Mais si les souvenirs de l'an dernier restent encore présents à notre esprit, le Petit Palais nous convie à admirer de nouvelles merveilles. Elles viennent, cette fois, de la Pinacothèque de Munich.

Ne dites pas que vous êtes trop petite pour vous intéresser à la peinture. Faisons ensemble, si vous le voulez bien, un petit tour à travers l'exposition et vous verrez comme les pages de vos livres d'histoire et d'histoire sainte vous paraîtront vivantes après cette visite.

* *

Voici d'abord les grands maîtres allemands, avec leurs vierges candides et pâles, leurs chérubins joufflus sur des fonds enluminés d'or, riches et fouillés comme des miniatures. Arrêtons-nous encore devant l'*Adoration des mages*, de Hans Holbein, qui évoque la grande joie de la Nativité avec une fraîcheur mêlée de réalisme. Passons ensuite à une scène plus tragique : le *Christ aux outrages* de Mathias Grünewald, une toile empreinte de souffrance, qui vous donne un petit frisson dans le dos. Et puis des portraits d'Albert Dürer, ce graveur qui savait se faire peintre à l'occasion et nous bouleverser par l'expression tourmentée qu'il donnait à ses modèles. Je voudrais vous montrer encore... Mais comment citer toutes les œuvres? Il faudrait un livre entier pour tout raconter et l'on pourrait passer des journées entières à contempler ces tableaux sans jamais en être las.

Je vous signalerai aussi, dans l'école allemande, à la place même où se trouvait, l'année dernière, le fameux *Dénicheur d'oiseaux*, de Breughel, une autre toile bien savoureuse de ce peintre : *Le pays de cocagne*. Toutes les petites filles imaginent ce pays merveilleux

à leur manière, mais je gage qu'aucune de vous ne se le représente comme Breughel l'a exprimé. On peut y voir, en effet, des tables chargées de victuailles, ma foi fort appétissantes et, sous la table, les dîneurs, bien repus, se sont endormis. Je crois, pour ma part, que le fait de manger et dormir toute la journée doit finir par être plus fatigant que de travailler. Et puis, pourquoi Breughel a-t-il ajouté dans un coin du tableau le portrait d'une malheureuse victime de ces orgies : un pauvre petit cochon à qui on a enlevé un morceau de l'échine et qui court encore, un couteau enfoncé dans le flanc? On ne devrait pas être cruel au pays de cocagne.

* *

L'école italienne est aussi largement représentée, depuis les primitifs, avec Giotto, Fra Angelico, d'une finesse naïve et touchante, jusqu'à la Renaissance où nous retrouvons Botticelli et Léonard de Vinci dont *La Vierge et l'Enfant* est, à mon avis, au moins aussi belle que la *Joconde*, trop souvent reproduite. Restons un moment encore dans les pays du Sud, avec l'école espagnole. Ici encore, je n'aurais pas la place de vous citer tous les noms et toutes les œuvres, mais je suis sûre que les *Jeunes mendiants*, de Murillo, les *Mangeurs de melons* et les *Mangeurs de raisins*, ne manqueraient pas de vous émouvoir. Admirons aussi cette dinde plumée de Goya, nature morte très largement traitée et pourtant d'une exactitude scrupuleuse.

* *

Ne nous attardons pas et arrivons à l'école française du XVII^e siècle. Les œuvres que possède la Pinacothèque de Munich sont peu nombreuses : tant mieux, nous pourrions admirer les autres dans les musées de France. Après un coup d'œil amusé aux paysages de rêve de Claude Lorrain, un sourire à la brave paysanne de chez nous que Chardin a représentée ratissant ses navets, nous passons brusquement dans les salles où sont réunis les grands maîtres flamands. Que dire de Rubens, Van Dyck et Rembrandt? On a dit tellement de choses à leur sujet, et chaque nouvelle toile que l'on découvre est une révélation. On ne se laisserait pas d'admirer les portraits d'Hélène Fourment, de Rubens, et toutes les recherches d'ombres et de lumières que l'on a tenté de faire depuis Rembrandt n'ont jamais atteint cette perfection hallucinante.

Les œuvres de toutes les écoles et de tous les pays sont signalées avec un soin si scrupuleux que l'on quitte l'exposition tout plein de bonnes résolutions pour parfaire son ouvrage dans toutes les circonstances de la vie et, de ce fait, essayer de poursuivre la grande œuvre de nos aïeux.

CÉCILE HAURIAC.

UN PANTALON POUR BLEUETTE



Le complément indispensable de la belle chemise de Bleuette sera ce petit pantalon festonné.

Le patron est encore plus simple que celui de la chemise. Vous n'aurez à le décalquer qu'une fois, puisque le dos et le devant sont identiques. N'oubliez pas de marquer le centimètre supplémentaire pour les coutures de côté et celles d'entre-jambes et en bas des jambes pour broder le feston.

Le patron unique, une fois relevé, doit être taillé deux fois dans l'étoffe pliée double. Faites les coutures de côté et d'entre-jambes en coutures anglaises; cousez finement l'ourlet de la taille en laissant une petite ouverture pour passer l'élastique qui serre la taille.

Dessinez les festons sur l'endroit du tissu avec un crayon, rembourrez-le de quelques fils et brodez à points très réguliers.

Une fois la broderie finie, découpez soigneusement le contour des festons.

